



À droite toute ! Sur quelques images du Portugal dans les lettres françaises (1952-1978)

Daniel-Henri Pageaux

Université Sorbonne Nouvelle-Paris III, France
daniel-henri.pageaux@orange.fr

Reçu le 06-11-2021 / Évalué le 18-11-2021 / Accepté le 28-11-2021

Résumé

Plusieurs écrivains français, fortement marqués à droite, ont été séduits par le Portugal de Salazar. Quatre ont été retenus pour les années d'après-guerre : Pierre Benoit, Jacques Chardonne, Paul Morand et Michel Déon avec un corpus qui se compose essentiellement de deux romans et trois nouvelles. L'étude, dans ces œuvres de fiction, des « images » du Portugal, privilégie deux axes de lecture : d'une part, l'identification de processus d'exotisation du pays et du peuple, aboutissant à l'expression d'un temps arrêté ; d'autre part, la vérification de l'impact de l'idéologie, des choix politiques de ces écrivains, sur ces images et dans l'image flattée qui est donnée du « maître » du pays.

Mots-clés : droite française, imagologie, exotisme, idéologie

À direita! Sobre algumas imagens de Portugal nas letras francesas (1952-1978)

Resumo

Vários escritores franceses, fortemente marcados à direita, foram seduzidos pelo Portugal de Salazar. Quatro foram selecionados para os anos do pós-guerra: Pierre Benoit, Jacques Chardonne, Paul Morand e Michel Déon com um corpus que consiste essencialmente em dois romances e três contos. O estudo, nestas obras de ficção, das « imagens » de Portugal, privilegia dois eixos de leitura: por um lado, a identificação de processos de exotização do país e do povo, resultando na expressão de um tempo parado; por outro lado, a verificação do impacto da ideologia, das escolhas políticas desses escritores, sobre essas imagens e na imagem lisonjeada que se dá do « mestre » do país.

Palavras-chave : direita francesa, imagologia, exotismo, ideologia

To the right! On some images of Portugal in French letters (1952-1978)

Abstract

Several French writers, strongly marked on the right, were seduced by the Portugal of Salazar. Four were selected for the post-war years: Pierre Benoit, Jacques

Chardonne, Paul Morand and Michel Déon with a corpus that essentially consists of two novels and three short stories. The study, in these works of fiction, of the « images » of Portugal, favors two axes of reading: on the one hand, the identification of processes of exoticization of the country and the people, resulting in the expression of a stopped time; on the other hand, the verification of the impact of the ideology, of the political choices of these writers, on these images and in the flattered image which is given of the « master » of the country.

Keywords : French right, imagology, exoticism, ideology

Dans son livre très documenté, *Salazar em França*, l'historien João Medina (1977 : 148) qui sait être aussi, à l'occasion, essayiste et polémiste de talent, offre un bilan tout à la fois étonnant et accablant des Français qui ont tressé des louanges à celui qu'il appelle « *o mediocre tirano de Santa Comba* » et, dans une amicale dédicace qui remonte au 12 avril 1982, « *o tiranozinho lusitano* ». On découvre - ou l'on retrouve - parmi les thuriféraires du « *Doutor Salazar* » une troupe trop nombreuse issue des rangs de la droite et de l'extrême-droite ou plutôt des diverses extrême-droites, amies de la tradition et de l'ordre, venues du mouvement monarchiste, l'Action française, dont le maître à penser a été - rappelons-le - Charles Maurras, de l'Académie française, mais aussi, après 1945, des « vichyssois » ou « pétainistes », des catholiques « traditionalistes », des sympathisants fascistes...

L'enquête menée par João Medina commence en octobre 1933 quand le très entreprenant António Ferro est nommé à la tête du Secrétariat de la Propagande Nationale qui deviendra, dix ans plus tard, le Secrétariat national de l'information et, en 1969, un an avant la disparition du maître du Portugal, le Secrétariat d'état de l'information et du tourisme. La plus belle « conquête » ou « prise » d'António Ferro reste assurément Paul Valéry qui préfaça la traduction en français de son ouvrage *Salazar le Portugal et son chef* (Ferro, 1934). On comprend que la plume de l'illustre auteur du *Cimetière marin* soit qualifiée de « mercenaire » quand on apprend que chaque ligne était payée cent escudos (Medina, 1977 : 36-37).

On n'oubliera pas cependant d'autres noms, des hommes de lettres ou des « esprits » qu'on hésite à nommer des « intellectuels », compte tenu de leurs orientations idéologiques : les historiens Jacques Bainville et Pierre Gaxotte, l'essayiste Henri Massis, tous trois de l'Académie française et proches de l'Action française, le philosophe catholique Gustave Thibon, l'écrivain Maurice Martin du Gard (Maurice et non Roger...) pour ses *Lettres portugaises* (1934), le romancier Michel de Saint-Pierre, pour un livre sur Fátima, sans oublier la journaliste Christine Garnier et ses *Vacances avec Salazar* (1952).

Dans son ensemble, l'ouvrage de João Medina met l'accent sur des publications qui renvoient plutôt à l'engagement politique et au journalisme. C'est encore le

cas de Paul Sérant (*Salazar et son temps*, 1961) ou de Pierre Debray (*Le Portugal entre deux révolutions*, 1963). Je cite ces deux noms non seulement parce qu'ils renvoient à la dernière décennie du salazarisme (le « chef » meurt le 27 juillet 1970), mais aussi parce qu'ils sont contemporains d'un autre ouvrage, *Le Portugal que j'aime*, fruit - médiocre au demeurant - de la collaboration de trois écrivains qui, sauf erreur, n'ont pas retenu l'attention de l'historien portugais et qui, en revanche, nous intéressent tout particulièrement : Jacques Chardonne (il préface l'ouvrage cité), Paul Morand (auteur des « légendes ») et Michel Déon (1963) pour le texte lui-même. Ils vont constituer de fait l'essentiel de notre corpus : trois noms auxquels il convient d'ajouter celui du romancier Pierre Benoît qui est - on l'aura deviné - en parfait accord idéologique avec ceux-ci.

Ces trois noms se retrouvent, à des degrés divers, dans un ouvrage récent (Dufay, 2006) qui a le mérite d'offrir des informations sur ces auteurs et sur une période qui coïncide en France avec l'après-guerre, période plutôt difficile et délicate pour les écrivains qui viennent d'être cités, avec également la rencontre de deux « générations », c'est l'axe même du livre, représentées par, d'un côté, Jacques Chardonne (1884-1968) et, de l'autre, Roger Nimier (1925-1962), avec enfin l'apparition d'une sorte de mouvement littéraire, les Hussards¹, auquel sont associés d'autres noms : Roger Nimier avant tout, mais aussi Antoine Blondin, Jacques Laurent (ou Cecil Saint Laurent...) et, en outsider, Michel Déon, déjà cité.

Rappelons, le plus sobrement possible, qu'à l'automne 1944 le CNE (Comité National des Écrivains), au sein duquel le poète et écrivain communiste Aragon a eu une place prépondérante, a mis à l'index une cinquantaine d'écrivains pour faits de collaboration avec l'occupant nazi, entre lesquels on citera, pas seulement dans l'optique du présent article, Paul Morand, Pierre Benoit, Jacques Chardonne, mais aussi Louis-Ferdinand Céline, Marcel Jouhandeau, Jean Giono, Drieu la Rochelle qui se suicide quand il apprend qu'un mandat d'arrêt est lancé contre lui.

De l'essai de François Dufay, je retiens tout particulièrement, de façon assurément très partielle et personnelle, un très bref passage où le Portugal est évoqué, dans une espèce de géopolitique sentimentale, parce qu'il « fait l'unanimité » (Dufay, 2006 : 195) entre les « grognards » (entendez la génération de Chardonne et Morand) et les jeunes « hussards » : il s'agit de présenter l'album déjà cité dans lequel - il faut bien le reconnaître - les grognards s'arrogent la part du lion, laissant au jeunot Michel Déon (ancien secrétaire de Charles Maurras, soit dit en passant) le soin de confectionner le texte proprement dit.

Je me propose, à la suite d'autres contributions (Pageaux, 1983, 1984b), de revenir sur cette « unanimité » qui ne tient pas compte de Pierre Benoit, lequel

mérite une place de choix, la première, si l'on s'en tient à l'ordre chronologique, pour procéder à un examen plus systématique de la place du Portugal dans les écrits de quatre écrivains - des romans, mais surtout des nouvelles. En effet, les approches historiques et politiques de João Medina et de François Dufay ont laissé de côté la lecture de textes de fiction dans lesquels des « images » du Portugal occupent une place non négligeable dans l'imaginaire des écrivains cités.

Aussi nous a-t-il semblé de quelque intérêt de confronter cet imaginaire à l'idéologie qui sous-tendait ces images françaises du Portugal², parfois sous la forme d'une imagerie portugaise, proche de figurations stéréotypées, ou de clichés, surtout si on les replace dans la longue durée qui régit ce type de représentations³. On comprendra toutefois qu'il nous a paru nécessaire de donner les informations pour mieux connaître ces écrivains dans leur carrière et leur trajectoire - politique, en particulier. Puis, après une lecture rapide d'œuvres de nature et de tonalités très différentes, un dernier temps nous permettra de dégager quelques lignes de synthèse sur ces « images » du Portugal et de vérifier, au-delà de la diversité des sujets abordés, l'impact sur celles-ci de choix idéologiques marqués.

S'il faut présenter Pierre Benoit (1886-1962) au lecteur moderne ou actuel, on doit, encore et toujours, recourir à une formule quasi publicitaire : il est l'homme des « quarante romans en quarante ans » (Benoit, Guimard, 1958). Ajoutons, sans aucune exagération : sinon quarante succès, du moins quarante années de succès. Au-delà des modes et des vicissitudes, politiques par exemple, Pierre Benoit a réussi à fidéliser un public à partir d'un indéniable savoir-faire, un ensemble de recettes efficaces. Concédons que la Seconde Guerre mondiale a constitué quand même une césure, une sorte de perte de vitesse et d'audience. Mais il a conservé et gagné d'ardents défenseurs d'un genre romanesque alliant amour, aventures, exotisme et une idéologie bourgeoise bon teint⁴. La fabrication en série, revendiquée par le romancier, s'affirme dès le début dans le procédé de nomination des héroïnes qui ont toutes un prénom commençant par « A », une sorte de jeu avec le lecteur. Détail significatif : en 1953, le « Livre de Poche » choisit, pour son premier numéro, *Koenigsmark*, premier roman de P. Benoit sorti en 1919.

Le roman selon Benoit est un dosage efficace d'érudition, de documentation (le travail sur fiches est revendiqué par cet agrégatif en histoire, au reste malheureux, puis bibliothécaire au Ministère de l'Instruction publique), de mémoire également

(les 40.000 vers qu'il savait, paraît-il, par cœur...) et d'aventures sentimentalo-politiques, la « petite » Histoire en marge de la « grande », dans lesquelles le héros est souvent un être « comme les autres », un double du lecteur. Il sait parfaitement maintenir un certain suspense, il domine parfaitement, d'un chapitre à l'autre, l'art de la « coupe ». Il pratique systématiquement la technique de l'*ex-abrupto* ou « *in medias res* » d'où les nécessaires précisions et explications données après coup. Il abuse de l'appel au lecteur, du style exclamatif. Il n'hésite pas enfin à enfiler des lieux communs moraux, invoquant le bon sens dont son public est évidemment doté. Quant à la magie du verbe, il manie l'adjectif (antéposé de préférence) avec une rare générosité, surtout quand il est rare : on dira « céruleen » et non pas « bleu » ; on fera observer que tout ce qui est beau est forcément riche et rare.

Fils d'officier de la « Coloniale », Benoit s'est taillé très tôt un énorme succès (en librairie comme à l'écran, 17 romans adaptés dont 3 plusieurs fois, soit un total de 24 films) avec *L'Atlantide* (1919)⁵, roman de la « rencontre » en plein désert d'un officier français avec l'envoûtante Antinée. Il est élu dès 1931 à l'Académie française - autre record. Dans le questionnaire dit de Proust, il affirme que l'homme politique qu'il admire le plus est... Salazar « un être exceptionnel [...] dans lequel se retrouvent « l'honneur, le patriotisme et l'intelligence même. » On verra ce qu'il en est dans le seul roman qui nous intéresse, *Le Prêtre Jean* (1952).

Il est vrai qu'il a été inquiété à la Libération : emprisonné six mois. Il en gardera un profond ressentiment (on lira, au besoin, son roman *Fabrice* de 1956) pour une certaine société parisienne et pour les « gendeletrés » en général. Il n'hésitera pas à démissionner quand le Général de Gaulle, usant de son statut de « Protecteur de l'Académie », s'opposera à l'élection de Paul Morand à cette même Académie. Mais on ne démissionne pas, paraît-il, quand on a été élu « immortel », et Paul Morand sera finalement admis en 1968, après la mort de Pierre Benoit. Mais, dans les années 50, celui-ci est justement présenté par François Dufay (2006 : 119) en ces termes : « Pierre Benoit qui garde en travers de la gorge un séjour à Fresnes à la Libération, veut faire de l'élection de son ami Morand une revanche personnelle, à une époque où une élection académique est encore un événement d'importance nationale. »

Jacques Chardonne a également été inquiété : six semaines de détention sans jugement à Cognac, proche de sa ville natale de Barbezieux, les admirateurs de Chardonne portent aux nues *Le bonheur de Barbezieux* (1938), largement composé de souvenirs d'enfance. Il échappe à l'indignité nationale et bénéficie d'un non-lieu en juin 1946. L'année suivante, il regagne son domaine fleuri de « La Frette » qui domine la vallée de la Seine. Il n'empêche : dès 1950, en pleine « guerre froide », François Dufay le montre, préparant un étonnant plan de « fuite » en

cas de « déferlement des chars de l'Armée rouge⁶ ». Au mois de mars 1951, il s'envole vers Madère avec sa femme Camille, pour quatre semaines de villégiature. Mais François Dufay (2006 : 25-26) précise : « en fait un repérage dans le cadre de ses projets d'émigration. » Deux ans plus tard, il publie *Vivre à Madère*, salué par ses fidèles comme le retour du maître au roman. On verra ce qu'il faut penser et de ce « retour » et du fruit de ce retour. En 1978 - *terminus ad quem* du corpus - Michel Déon, dans un livre où alternent portraits et souvenirs de voyages, *Mes arches de Noé* (éd. La Table ronde), ne tarit pas d'éloges sur ce roman. Mais plus tard, dans *Parlons-en...* « conversation » avec sa fille Alice, il reconnaît que l'œuvre romanesque du maître s'arrête à *Claire* et *Eva*, soit 1930 et 1931, et que « ce romanesque est progressivement réduit au minimum, sans être tout à fait exclu, comme dans l'admirable *Vivre à Madère* » où il reste, à ses yeux, « l'essentiel » qui réside « dans l'économie des mots, une réflexion sur les morales de la vie. » (Déon, 1993 : 140).

Chardonne est volontiers présenté comme le « romancier du couple » : son roman *L'épithalame* (1921), texte prototype, en quelque sorte, lui aurait valu le Prix Goncourt s'il n'avait été édité par sa propre maison d'édition, Stock, qu'il venait de racheter. Il y aurait quelques pages à écrire sur Chardonne, ou plutôt Jacques Boutelleau, et l'argent. L'histoire commence brillamment : sa mère est issue de la famille Haviland, célèbre dans le monde de la porcelaine (de Limoges). Puis ce sera la faillite, le voyage en Malaisie avec l'ami Henri Fauconnier, la guerre de 14, mais il est vite réformé en raison d'une tuberculose qui le conduira aux bords du lac Léman, près de Vevey (là où, plus tard, Morand vivra ses années d'exil), précisément à Chardonne d'où il tirera son pseudonyme.

De fait, l'œuvre romanesque est de dimensions modestes, surtout si on la compare à celles de Benoit et de « l'ami » Morand. Les deux hommes ont échangé une copieuse correspondance : les lettres de Chardonne font l'admiration de Morand (2001), au fil de son *Journal inutile*⁷. Derrière cette estime épistolaire, se cachent d'autres réalités que F. Dufay met clairement en lumière, à savoir une secrète jalousie du premier à l'égard du second ; à quoi l'on ajoutera une différence de tempérament et, pour tout dire, de style.

François Dufay (2006 : 15) voit juste lorsqu'il définit l'état d'esprit de Morand, après la Libération, par ces mots : « une hantise de l'enfermement ». La formule, en tout cas, on le verra, est une parfaite introduction à la nouvelle de notre corpus : *Le prisonnier de Cintra* (1958). On peut penser aussi *a contrario* au nageur intrépide arpentant les plages du monde, à commencer par celles du Portugal (Morand, 2019)⁸. Sans doute faut-il distinguer entre l'écrivain qui se veut constamment intelligent, séduisant, par son art de la formule, du trait qui fait mouche, et de l'homme qui a la réputation de savoir tout et d'avoir tout vu. Morand a fait beaucoup, avec

un indéniable talent jusqu'au soir de sa vie, avec *Venises* (1971), pour maintenir sa légende, celle de l'esprit cosmopolite, de l'amateur de voitures de sport, de « l'homme pressé »⁹, quelque peu provocateur, dès ses débuts littéraires, avec son recueil de poèmes, *Lampes à arc* (1918). Il est alors attaché d'ambassade à Londres et publiera bientôt son premier recueil de nouvelles, *Tendres stocks* (1921), préfacé par Marcel Proust.

Quelques années plus tard, un autre recueil, *L'Europe galante* (1925) fait scandale avec « Lorenzaccio ou le retour du proscrit », qui se passe au Portugal. Le « proscrit » c'est Tarquino Gonçalves qui revient au Portugal à la faveur du nouveau régime présidé par son ancien ami de collège. Les initiales T. G. orientent la lecture vers Manuel Teixeira Gomes, homme politique et président de la République portugaise, avec « son éternelle orchidée à la boutonnière » (Guibert, 1980)¹⁰. Dans la nouvelle, le « proscrit » déplaît aux hommes du nouveau régime qui le font surveiller. Un matelot est envoyé dans sa *quinta* pour l'assassiner. Mais Tarquino est sur ses gardes et il infligera à son assassin malheureux une humiliation qui peut être identifiée - les interprétations divergent - comme un acte de sodomie ou de fellation. Morand s'est défendu plus tard, invoquant « l'érotisme » comme « une des formes modernes de la révolution », l'exemple de Sade, et résumant son propos en une formule : « le sperme appelle le sang (Morand, 1978)¹¹. » Notons simplement que le dénouement fait passer au second plan les allusions politiques et le tableau peu flatté de ce qu'est, aux yeux de Morand, le Portugal, juste avant la mise en place du régime de Salazar. Si la nouvelle, de par sa date, n'a pas été retenue dans notre corpus, on aura l'occasion de découvrir un autre original, beaucoup moins sulfureux avec *Le Prisonnier de Cintra* (1958).

Morand, très anglophile, refusera de rester à Londres auprès du Général de Gaulle. Il prétextera plus tard que le général était entouré de « communistes et de Juifs » (Morand, 2001 : I, 31). La haine qu'il professe envers le général est un des traits les plus constants de son caractère, mais surtout de son idéologie. Morand rejoindra Vichy. Dans ce choix, on peut donner non comme circonstance atténuante, mais comme explication - une parmi d'autres - ce que F. Dufay (2006 : 128) appelle « l'hitlérisme impénitent » de sa femme, la Princesse Soutzo, d'origine roumaine avec des attaches familiales à Trieste. Morand sera ambassadeur de France à Bucarest en 1943, puis à Berne l'année suivante. Révoqué sans pension, il se réfugie à Montreux, puis Vevey et, à l'occasion, règlera ses comptes¹². En 1951, par exemple, il publie *Le flagellant de Séville* (Morand adore l'Espagne) qui est un prétexte, assurément habile, de plaider la cause des « collaborateurs » quand ils sont appelés « *afrancesados* » en choisissant en 1808 le régime de José Bonaparte.

Michel Déon - le benjamin du « groupe » - est lui aussi un amoureux de l'Espagne où il séjournera après avoir « pris du champ », comme le dit joliment F. Dufay

(2006 : 137). De son vrai nom, Edouard Michel, sympathisant, dès sa jeunesse au lycée Janson de Sailly, du mouvement monarchiste l'Action française, il est, au début de la guerre, dans les troupes du général de Lattre de Tassigny. Démobilisé en 1942, il devient secrétaire de rédaction à l'Action française repliée à Lyon, puis secrétaire de Charles Maurras. Il se met à voyager autour de la Méditerranée et au Portugal. Il aura l'occasion d'y accueillir en 1959 Chardonne. Il sera quand même un peu déçu, plus tard, lorsqu'il découvrira que Chardonne utilise deux types de papier pour ses chefs-d'œuvre épistolaires : papier blanc pour les mensonges et papier quadrillé pour les lettres sincères. Il se rendra compte que tant Chardonne que Morand ne sont pas très sincères dans les compliments qu'ils adressent au jeune romancier (Dufay, 78-80, 99, 105).

On a les premiers échos de son expérience lusitaine dans deux textes sur Nazaré et Sintra dans *Tout l'amour du monde* (1960). Puis, en 1967, *Un parfum de jasmin* recueille deux courtes nouvelles, « La page arrachée », située à Obidos, et « Dona Maria » qui nous ramène à Sintra. Nous avons souhaité inclure - on l'a déjà signalé - *Mes Arches de Noé* (1978) qui ressemble à un adieu au Portugal. En effet, au début des années 70, il entame une sorte de seconde carrière. L'Algérie française et l'opposition à de Gaulle sont oubliées ; d'autres espaces le sollicitent, en particulier l'Irlande. Les romans qu'il publie connaissent un certain succès et qui feront l'objet d'adaptations au cinéma et à la télévision. Citons, pour mémoire *Les poneys sauvages* (Prix Interallié 1970), *Un taxi mauve* (Grand Prix du Roman de l'Académie française, 1973) ou encore *Un déjeuner au soleil* (1981), alors qu'il a déjà été élu à l'Académie française en 1978.

On aura compris sans doute l'intérêt de ce premier temps d'étude. Intérêt triple : d'abord présenter les responsables de ces « images » du Portugal dont nous allons entreprendre l'examen : il s'agit d'écrivains qui sont peut-être tombés dans quelque oubli pour de jeunes lecteurs, mais ils ont occupé une place non négligeable dans le champ littéraire français de la première moitié du XX^e siècle et l'on peut aisément comprendre - autre objectif recherché - comment leurs options politiques les ont rendus des témoins enthousiastes du Portugal de Salazar. Enfin, dans le même temps, un corpus de textes s'est dessiné, de dimensions modestes : deux romans, fort dissemblables, ceux de Pierre Benoit et de Jacques Chardonne : *Le Prêtre Jean* (1952) et *Vivre à Madère* (1953) et trois nouvelles ; *Le Prisonnier de Cintra* (1958) de Paul Morand et, dans *Un parfum de jasmin* (1967) de Michel Déon, *La page arrachée* et *Dona Maria* auxquelles s'ajoutent, du même auteur, quelques pages descriptives dans *Tout l'amour du monde* (1960) sur Nazaré et Sintra¹³.

Le Prêtre Jean est l'histoire totalement inventée d'une restauration monarchique manquée au Portugal, alors que la guerre de 1914-1918 vient juste de se terminer et que le Portugal connaît, depuis le mois d'avril 1918, un curieux régime qui n'a de « républicain » que le nom, avec à sa tête un président qui sera appelé, dans le roman, « le Dictateur » ou le « Maître », Sidónio Pais, orthographié Paes qui, lui, a bel et bien existé. C'est sur son assassinat le 14 décembre 1918, à la gare du Rocío (détail vrai), que se clôt le roman. On aura reconnu une variante de la « petite » histoire apocryphe en marge de la « grande » qui est un des principes de l'invention romanesque chez Pierre Benoit. Celle-ci se complique - c'est la raison d'être de ce romanesque bien particulier - avec le choix fait du héros dans une aventure historico-politique : ce sera une héroïne, la Femme, avec son prénom qui commence par un « A », Alverde ou plutôt « dona Philippe-Urraca-Alverde d'Aviz, arrière-petite-fille et dernière descendante légitime de don Sébastien » (86). Mais ceci ne sera déclaré qu'à la fin du chapitre IV, après un jeu sur l'ambiguïté sexuelle du personnage, présenté comme un « jeune homme » - autre recours thématique que Pierre Benoit pratique à l'occasion¹⁴. Le jeu est ici facilité par l'emploi de « Votre Altesse » ou de « Elle » de la part d'un serviteur fidèle, Guilherme de Penafiel, lui aussi descendant d'un illustre compagnon du roi Sébastien, et aussi par la ressemblance de la jeune femme avec le portrait du roi Sébastien au Musée national (14), réduite, il est vrai, à une opulente chevelure (« couleur de feu », « fauve chevelure », « fauve pelage léonin »^{123, 157, 166, 183, 187}). On notera que l'idée d'une restauration monarchique, assurée par une femme, ne rencontre aucune objection de la part de Sidónio Pais qui devient, dans le roman, un Régent virtuel : seul son assassinat empêchera la poursuite d'un tel projet.

Pierre Benoit doit d'abord résoudre un double problème : la survie du roi Sébastien lors de la bataille d'Alqacer-Kébir (*sic*) et l'annulation du vœu de chasteté prononcé par le monarque. L'imagination romanesque va œuvrer, sur fond d'une autre croyance populaire, le retour providentiel, un jour, de « l'*encoberto* », mot utilisé dans le roman sans grande explication, c'est-à-dire du roi Sébastien. Celui-ci n'est donc pas mort à la bataille d'Alqacer Kébir. Sauvé et soigné par un médecin juif (196), il ne peut trouver aide et secours qu'en Ethiopie, ou plutôt au royaume de Prêtre Jean (198)¹⁵, soit la traversée, dans toute sa largeur, de l'Afrique¹⁶. Quant à l'affranchissement du vœu de célibat, elle sera l'œuvre du « dernier représentant de la Compagnie de Jésus auprès de la cour d'Ethiopie » (232).

Pour mener à bien cette intrigue, deux principes de la poétique romanesque selon Benoit entrent en jeu : la composition, autant dire le plan adopté et la documentation pour épauler l'alternative historique inventée, nourrir l'imagination

ou la rêverie sur l'archive du romancier et réactiver au passage de vieilles légendes et traditions culturelles. Le titre du roman renvoie à une légende relativement connue qui cautionne l'adoption par l'Éthiopie de la foi chrétienne, et une citation en épigraphe de Camoens actualise cette croyance : « Et l'Éthiopie qui garde encore la loi du Christ »¹⁷. C'est à partir de données d'ordre à la fois religieux et historique que se construit une histoire plus rocambolesque que romanesque.

Pour ce faire, l'espace romanesque est dédoublé et, à côté d'un espace portugais qui coïncide avec une sorte de récit-cadre (d'une part, des chap. I à VI et, d'autre part, des chap. XIII à XV), P. Benoit va longuement et complaisamment dérouler une fresque éthiopienne (chap. VII à XII), base essentielle de son exotisme, autre ressort auquel le romancier a recours pour intéresser son public, depuis le désert rare et « chic » de *L'Atlantide*¹⁸. De fait, cet espace éthiopien est aussi le temps d'une anamnèse ou, d'un point de vue narratif, d'une immense analepse, présentée comme un long discours de Guilherme à Alverde, alors que cette dernière est censée être informée sinon dans le détail, du moins dans les grandes lignes de sa vie, mais non de son destin¹⁹. L'Éthiopie est ici la figuration spatiale et culturelle du « destin » de l'héroïne qui lui est révélé au cœur même du roman²⁰. Dans ces conditions, les deux « moments » portugais qui encadrent l'intermède éthiopien coïncident avec un temps des plus réduits (quelques jours avant le 14 décembre 1918, l'assassinat de Sidónio Pais) et sont ainsi associés à un climat de crise, plus dramatique que tragique, mais qui obéissent, du point de vue de la poétique romanesque, à un modèle vaguement issu de la tragédie à la française, autre ressort volontiers sollicité par le romancier.

C'est à partir du mot « Lalibela », trouvé dans le récit d'un voyageur, d'ailleurs cité²¹, qu'entrent en scène l'espace et les motifs éthiopiens. Dans le même temps, est annoncé, de façon presque scolaire, l'essentiel du plan que le romancier va adopter : « Il ne reste plus à présent qu'à établir la liste des événements qui devaient contribuer, de part et d'autre, à les [Alverde et Guilherme] réunir ; puis, une fois que cette conjonction aurait eu lieu, à les séparer ». Au lecteur de se laisser guider au long de cette « liste ».

Ce même lecteur sera beaucoup moins sollicité avec *Vivre à Madère* de Jacques Chardonne. Il est difficile de partager l'enthousiasme de Michel Déon quand il résume (longuement) le roman, au début de ses *Arches de Noé*, assortissant sa paraphrase de jugements admiratifs sur l'écriture. On ne sera pas surpris, quand on se souvient des motifs qui ont conduit Chardonne à Madère, du choix d'un récit à la première personne. Cette « personne », omniprésente, encombre ou écrase une mince histoire, bien peu romanesque. Le narrateur est censé retrouver dans l'île un ancien ami, Charles Vergniol qui a travaillé dans le monde de l'édition (comme

l'auteur rachetant les éd. Stock...) qui a épousé la nièce de ce narrateur, Angèle, « pas jolie » (14). Mais Vergniol s'est suicidé de façon inexplicable, même s'il a eu une sorte de liaison avec une certaine Mary Harrow. Elle a été, un temps, l'amie du narrateur ; elle a des prétentions littéraires, elle est « un peu toquée » (30), ce qui explique le ton plutôt protecteur du narrateur quand il fait ses observations et prodigue ses conseils (on peut songer, non sans précautions, à Chardonne qui s'improvise mentor de Roger Nimier). Seul, le narrateur peut comprendre Vergniol, son suicide, en le comparant à celui de... Drieu la Rochelle (71) et en inventant une catégorie psychologique (comme s'il se mesurait aussi à Benjamin Constant, présent dans le texte) : les « intellectuels du cœur » (71). Puis le narrateur quitte l'île, séjourne à Lisbonne (et Sintra), rencontre un certain Vinocq, personnage quelque peu mystérieux, plutôt antipathique au début, « un peu policier, un peu diabolique » (83), qui lui fera toutefois gagner beaucoup d'argent et qui confirmera finalement la mort de Vergniol.

Il faut admettre que le « cas » Vergniol illustre la question que pose le titre : peut-on « vivre à Madère » et comment ? Là encore, la situation personnelle de Chardonne (Jacques) éclaire d'un jour plutôt cru ou prosaïque les réflexions du narrateur, en dépit des beautés stylistiques qu'on peut (doit ?) y trouver. De fait, Madère et le Portugal s'éloignent, s'évanouissent dès la fin de ce qui est une première partie (97). Les autres parties ou chapitres (II à V), composées sur la base d'une suite de textes ou de fragments de textes, se situent en France où le narrateur, à l'occasion, croise des amis écrivains, notamment de droite, Jean-Louis Vaudoyer, Marc Bernard (119, 121). et, sous l'appellation de Buc-Chalo, les fidèles reconnaissent « La Frette », le domaine fleuri où l'écrivain Chardonne coule des jours relativement paisibles, même si l'entretien du jardin « coûte beaucoup trop cher » (203). De plus, quand l'homme (narrateur, écrivain) se déplace de Buc-Chalo à Paris, il doit reconnaître : « je traverse la région atroce des usines, les villes informes de la pauvreté. » (126).

Si l'île n'est plus, à la fin du « roman », qu'une photo sur un mur, « ce n'est plus rien » (211), quelques senteurs, ou le sujet d'une histoire qui va susciter des considérations sur « la création littéraire » (231), Madère réapparaît, curieusement, dans des textes publiés après 1953 où se mêlent quelques images ou vues du Portugal (par exemple, celui que Chardonne visite en compagnie de Déon). Les lignes rapides qu'inspire Madère renvoient assez régulièrement à l'image du couple Charles-Angèle qui avait choisi Madère pour y « vivre » : ce sont de courtes scènes, des sketches, avec allusions à un « couple » (puisque Chardonne reste le « romancier du couple ») dans *Matinales*²², dans *L'amour c'est beaucoup plus que l'amour*²³ enfin dans *Femmes*²⁴. Mais le lecteur ne peut que s'enchanter d'une prose qui, comme

le remarque Edmond Jaloux, de l'Académie française, dans une introduction bien antérieure à 1961 (notons-le au passage !), « limpide et comme argentée, d'une cadence si subtile, et que traverse une fine lumière spirituelle²⁵».

Après ces pages sur Madère à la saveur quelque peu madérisée²⁶, la lecture du *Prisonnier de Cintra* procure une sorte de bouffée d'air salubre et roborative. La nouvelle de Morand est d'une originalité provocante, tout en restant, cette fois, par rapport à *Lorenzaccio ou le retour du proscrit*, dans une stricte décence. En six brefs mouvements, le lecteur passe de la vie monotone et claustrée d'une famille aristocratique richissime, les Abreu de Fontarcada, dans un somptueux palais à Sintra, vaguement décadent, « en dehors des courants du monde » (9), à l'aventure du jeune Manuel, vivant reclus entre sa grand-mère et son père. Nostalgique de la grandeur du Portugal des découvertes et, plus encore, désireux d'épouser son siècle, il décide, à l'issue d'une virée nocturne - une « nuit » de Sintra à ajouter à celles d'*Ouvert la nuit* (1921 et 1957) - de tout quitter et d'être le premier cosmonaute portugais. Il confie sa décision dans une lettre laissée à ses parents, la justifiant par un vers de *l'Énéide* qu'il reprend à son compte : « *Macte nova virtute, puer, sic itur ad astra* » : « Aie un courage neuf, enfant, c'est ainsi que l'on monte aux astres. » (42).

Si je reprends la notice et les notes de l'édition procurée par Michel Collomb²⁷, je ne crois pas que la très relative actualité dont a pu bénéficier le Portugal, à l'occasion d'élections mouvementées, ait pu contribuer au choix d'une histoire portugaise. De même, le lancement du premier satellite russe (4 octobre 1957), même s'il s'agit d'un événement qui peut déclencher et nourrir l'imagination. Morand qui est au Portugal dès mars 1957, écrit, depuis Lisbonne, un hommage à Valéry Larbaud pour la *NRF* (1-IX-1957, p. 140-144). Ce texte suit d'assez près la fameuse « Lettre de Lisbonne » de Larbaud. La « Suite » que Morand compose peut à bon droit apparaître comme un avant-texte au *Prisonnier de Cintra*, dans la mesure où se lisent des allusions à l'argument et au thème essentiel de la nouvelle, selon le principe simple de l'intertextualité : un texte peut en cacher un autre²⁸.

La nouvelle de Morand, à son tour, par certains détails, renvoie à Larbaud. Et d'abord ce surprenant incipit : « Un fils et sa mère, dans un antique palais portugais, embarrassé de bibelots, de collections [...] » (9). Lorsqu'on voit que le principe de vie de cet étrange couple est celui de la domination de la mère sur le palais et sur son fils, on peut lire, transposé dans un contexte portugais, ce que fut le drame vécu par Larbaud : la dépendance à l'égard de la mère possessive, dévorante. Morand, dans sa « Suite », évoque « les redoutables Reines de l'ordre (sa mère et sa tante) ». Dans la nouvelle, Dona Sidonia (clin d'œil à Sidónio ?) est présentée comme autoritaire, castratrice : « Une soumission sans consentement

profond à sa mère [...] lui avait, à cinquante-six ans, châtré l'âme » (18). On notera le « sans consentement » qui est l'expression même de la marge de manœuvres toujours précaire de Larbaud fils par rapport à la mère. On peut se souvenir du subterfuge imaginé par Larbaud pour aller au Portugal, avec l'aide de deux amis qui s'appellent Morand et Saint-John Perse.

Eduardo, le père, présenté comme l'homme enrhumé, « ermite », chauve, au corps « adipeux » (20), est un double de Larbaud, tel que Morand l'évoque dans la « Suite », à la différence près que « l'embonpoint » et la « calvitie » ne l'empêchent pas de conserver « une majesté naturelle » (hommage oblige...). Eduardo est une figuration du Larbaud claustré, frappé pour de longues années par une terrible maladie. Mais Eduardo, comme Larbaud, a eu une double vie : anglophile (9) dans sa jeunesse, brillante, cosmopolite, quelque peu dandy. Sa vie semble s'être arrêtée à trente-cinq ans. C'est entre une femme « soupçonneuse, autoritaire et un peu toquée » (21) et un père reclus et comme absent que le jeune Manuel aspire à une autre vie.

Il a « envie de bouger » (21), il veut briser une « captivité » (23) qui lui devient insupportable. Mais il paraît incapable d'être à la hauteur des aspirations qui le traversent : « L'adolescent sentait obscurément que son destin serait singulier, mais il n'arrivait pas à le reconnaître et à l'empoigner ». Il veut « dévorer la planète comme (s)es ancêtres » (31). Il y a du Morand jeune dans le jeune Manuel, celui que le vieux Morand présentera, plus tard, dans les premières pages de *Venises* : envie de dominer le monde, de changer de mode de vie. Mais Manuel partage avec le Morand de 1957 un goût pour l'équitation : tous deux fréquentent le manège d'Estoril (41) dont il est question dans *Bains de mer, bains de rêve* : « Après une reprise à l'École d'équitation d'Estoril et quelques voltes dans le sable de la carrière, il est délectable de se jeter en sueur dans la mer. » (Aubertin, 2019 : 439).

Cintra est le lieu de l'enfermement, du huis clos qui tente parfois Morand : je pense bien sûr à *Hécate et ses chiens*. C'est une prison végétale, « le mois végétal de Cintra » (17), avec ses « fougères géantes » (19), où les arbres ressemblent « aux lances de fer d'une grille » (22), « un désordre visqueux » (35). La sortie nocturne du jeune homme, prélude à sa prise de décision, est l'occasion pour le narrateur d'évoquer non seulement une liberté retrouvée, mais aussi le paysage que Manuel découvre dans sa fugue, lorsqu'il décide de revoir la mer « du haut de la route d'Estoril » ou lorsqu'il escalade la montagne pour aller jusqu'au monastère des Capuchos. La description est déjà dans la « Suite », lorsque Morand se présente, piéton dans Lisbonne, sur la « plus belle place d'Europe » : « Tout est vert et blanc : l'eau céladon, ponctuée par la gouache des mouettes, le crépi vert amande des blancs palais administratifs, et sur son socle blanc, le bronze vert émeraude de

la statue équestre de Joseph Ier.²⁹ » Le Portugal, à l'évidence, inspire Morand-le rapide qui fait montre de ses dons de coloriste, de son art qui transforme quelques lignes en tableau³⁰.

Le Prisonnier de Cintra est, du point de vue de l'invention romanesque ou, plus justement, poétique, la découverte soudaine, impérieuse, du ciel comme principe de fuite et possibilité d'héroïsme. Manuel va découvrir le ciel comme Henri le Navigateur a trouvé à Sagres « la clé de l'évasion » (25) où d'ailleurs Morand prendra un bain délicieux ! Le ciel de Manuel est l'espace moderne, au même titre que l'océan des premiers navigateurs. De fait, la structure ou la composition de la nouvelle repose sur le traitement de trois ciels que la poésie fait entrer en concurrence. Il y a d'abord le ciel vers lequel se tourne constamment la bigote Dona Sidonia : « Contemple ce ciel, mon fils, qui chante la gloire de Dieu » (10). Opposé à ce ciel religieux, surgit un ciel technique, le ciel des communications, des ondes radio que capte inlassablement le père, Eduardo, en tournant les boutons d'ébonite de son poste radio. L'appareil permet à cet aristocrate décadent d'être relié au monde entier et d'affirmer, à sa manière, une très précaire autonomie. Dona Sidonia est scandalisée par la manie radiophonique de son fils : « Ton ciel est devenu infréquentable » (14). Un troisième ciel, celui que va gagner le jeune Manuel, est celui de la modernité, de la jeunesse, le triomphe de la vie sur la sclérose et le conformisme.

Le père évolue avec délices dans ce ciel de l'information. Il sait « capter des ondes courtes égarées, des messages en mer, ou des postes clandestins en morse » (11). Ce reclus qui est en communication avec le monde entier apparaît comme une métamorphose inattendue de Philippe II dans le poème « Peinture sur soie » de *Lampes à arc* où il surgit sous les traits du « Roi Standard », enfermé dans son Escorial, celui qui « tend d'innombrables fils » comme des tentacules. Or Philippe II est présent dans la nouvelle ou plutôt dans l'esprit de Manuel qui le voit dans son Escorial, « le plus riche des monastères » (37). L'image de l'enfermement qui ouvre sur le monde de l'information réapparaît de façon curieuse à la fin de *Venises*, lors de l'évocation de la Villa Perséphone à Trieste, ville où le vieux Morand a décidé d'être enterré, auprès de sa femme. Il retrouve les cousines de sa femme, celles qu'il appelle « mes recluses », dans leur « salle à manger immense ». Mais elles sont, elles aussi, en communication originale avec le vaste monde : « Mes cousines rattachant chaque considération de politique générale aux nouvelles d'un membre de la famille dispersée ; entre le Canada et Bombay de ce qu'en ont laissé, après la tourmente, les dictatures de droite ou de gauche ». Dans le même texte, testament de Morand, Larbaud réapparaît, en compagnie de Proust : les deux amis, malades, répètent : « J'aurais voulu vivre comme Morand » (1971 : 89). Du moins

Morand imagine-t-il ces propos ! *Le Prisonnier de Cintra* n'est donc pas un texte de circonstance, comme l'est l'hommage à Larbaud : de passage à Lisbonne, Morand sait le mettre en relation, en contact poétique, et aussi vital, avec les lignes de force de son univers et de son imaginaire.

Après cette nouvelle de Morand, il est cruel, pour Michel Déon, d'enchaîner et de terminer (pour respecter la chronologie) par ses deux brévisssimes nouvelles, recueillies dans *Un parfum de jasmin* : « La Page arrachée » (51-62) et « Dona Maria » (149-166). Dans la première, un jeune couple de touristes français est finalement contraint de s'arrêter à la *pousada* de Obidos, « le nom dangereux d'Obidos » (52). Pourquoi ? C'est que Pierre, pas encore marié à Anne, y est allé, il y a dix ans, avec une femme « maintenant perdue, éloignée, disparue à jamais ». Si « personne ne se souvenait ou en tout cas ne paraissait se souvenir de lui », Pierre recherche, dans le livre d'or, à l'année 54, les « deux noms enlacés ». Il ne trouve qu'une page arrachée. Une boule de papier, laissée dans la voiture, lui donne un début d'explication, confirmée par la remarque d'Anne : « C'est comme si nous nous étions enlevé un poids sur le cœur. » (62). Hommage personnel et discret à Chardonne, « romancier du couple » ? Peut-être.

Dona Maria (ou plutôt Dona Maria Caldas da Rainha e Obidos, on ne quitte pas le monde du tourisme...) est une richissime aristocrate de 85 ans, qui vit recluse dans sa grande *quinta* de Sintra. Soigneusement gantée, toujours voilée, elle sort dans sa Rolls « antique » (les nobles de Morand avaient le choix entre une Vauxhall et une Bentley...), elle apostrophe des couples, les invite dans sa propriété pour qu'ils écoutent ses imprécations contre le mariage. Très vite, une notation qui relève « une voix forte et presque timbrée comme celle d'un homme » (153) interdit à tout lecteur moyennement intelligent de laisser vagabonder son imagination. Vient la confirmation : « vers l'âge de seize ans lui poussèrent des attributs masculins. » (163). Mariée, elle a vu s'enfuir son mari (nous sommes en 1890) le jour même des noces. Elle lègue sa fortune à un couple franco-américain qui a eu la patience de l'écouter, parfaitement stupide, surtout la femme, mais l'argent facilite beaucoup la vie et « ça durera ce que ça durera » (166). Double hommage ou plutôt clin d'œil à Chardonne et à Morand ? Sans doute.

Reprenons. Le roman de Benoit qui repose sur l'exceptionnel, l'inattendu, l'insolite et le très inconsistant mystère d'un suicide qui préside au début du roman de Chardonne sont rejoints par les nouvelles de Morand et Déon qui exploitent également, selon une technique éprouvée du récit court, l'exceptionnel, voire l'excentrique. Il semble bien difficile de rencontrer l'homme portugais, l'*homo lusitanus* et la femme de même nationalité : il s'agit de personnages historiques, ou d'aristocrates portugais hors du commun, excessifs, à la limite du pathologique.

À l'absence du peuple portugais (mais nous n'avons pas interrogé les carnets de route de Déon dans *Tout l'amour du monde*, nous centrant sur les textes de fiction) s'ajoute une absence de temps réellement présent, d'un Portugal actuel - les efforts du jeune Manuel, le « prisonnier de Cintra » en serait une preuve supplémentaire, originale. Le temps actuel est aussi réservé aux narrateurs français en visite dans les terres lusitaines. Et lorsqu'une nature luxuriante est évoquée - Sintra, Madère - le cadre végétal exubérant paraît annuler toute chronologie pour plonger le paysage dans un temps arrêté de l'exotisme, une manière d'atemporalité. Ce sont, en tout cas, les impressions exprimées par des narrateurs français, souvent changés en touristes, se substituent à un personnel romanesque portugais, qui impose un regard étranger, distant, par rapport à un réel portugais qu'il nous reste à inventorier plus en détail.

Telles sont les premières conclusions sur des « images du Portugal » qui doivent être cependant reprises et détaillées, en particulier en ce qui concerne la « réalité » portugaise, les *realia*. Quant à cette fausse actualité, à ce présent hors du temps, on peut d'ores et déjà se demander, à titre d'hypothèse de travail, si elle n'est pas la rançon d'un Portugal assurément sympathique aux yeux de narrateurs ou d'écrivains de passage, mais qui vit, enseveli dans le salazarisme.

Passons donc, en un dernier temps, à l'inventaire de ce « réel » portugais, à l'examen plus précis de l'espace et d'un quotidien lusitains dont un certain réalisme, entendu au sens large, semble appeler à rendre compte. Ces « images » du Portugal sont majoritairement celles de la capitale, de ses environs, avec quelques incursions, rares et rapides, à Obidos, à Nazaré - haut lieu touristique - et à Madère.

Le lecteur de Pierre Benoit sera peut-être intéressé par un détail donné au passage sur la gare du Rocío où va avoir lieu l'assassinat de Sidónio Pais : c'est une gare « à étages » (278). Mais une autre précision peut le surprendre : « les trottoirs de la capitale » seraient recouverts de « mosaïques bleutées » (241). Le romancier aurait-il confondu les trottoirs et certains murs recouverts de carreaux de faïence au nom difficile à prononcer pour un gosier français ? Il est évident cependant que ce même lecteur doit être plongé le plus vite possible dans une atmosphère étrangère, pittoresque : d'où « les tramways tintinnabulants », « les appels des marchands de poissons », « les sirènes de paquebots dont les hurlements montaient du Tage invisible » (11). Nous sommes, en ce début de roman, à la légation de France,

« l'hôtel d'Abrantès », « au centre d'une céruléenne féerie » et d'un « bizarre brouillard » (11), annonciateur évidemment de l'entrée en scène de l'héroïne sous les traits d'un jeune homme. Plus loin et plus tard, ce sera la tour de Belem « qui avait les grâces d'une caravelle grise et rose » (25), puis l'église des Jerónimos, les roses sur le tombeau de Camoens... Un cadre est posé, une atmosphère par touches est restituée, une visite guidée s'est imposée dès les premières pages. Viendra, plus tard encore, la visite de Sintra, le palais avec sa succession des salles qui commence avec la Salle des cerfs (72), puis le « château de la Pena » dont il est fait l'historique « dû aux Germaniques imaginations du prince consort Ferdinand de Cobourg » (88), ce qui explique « ce wagnérisme avant la lettre » (88). La visite se terminera par « les multiples parfums sylvestres » (90) et le détail des arbres et des fleurs³¹.

À partir de ce qui peut être tenu pour une sorte de canevas ou de matrice, on verra surgir les variantes, avec Chardonne, ou les procédés d'amplification, avec Morand. Le premier avoue qu'il se sent « étranger » à Lisbonne, et regarde « les larges trottoirs incrustés d'ornements bruns, bordés de pâtisseries, et encore mouillés sous le ciel bleu » (70) ; il y a eu, avant, Cintra « l'ombre des arbres enchevêtrés autour de trois châteaux rococos délicieusement tarabiscotés » (17). On a déjà lu quelques détails, par personnage interposé, de la description étourdissante de Cintra par Morand qui pratique, en plus nerveux, plus systématique et plus hardi, l'art de la touche comme l'a fait Pierre Benoit. Il semble même que Morand suive quelque peu le guide Benoit dans la visite du palais de Cintra ; mais, tout aussitôt, un adjectif, et une comparaison, deux infimes trouvailles, métamorphosent le palais qui est vu, en situation, par le jeune Manuel : « les hottes d'une cuisine rabelaisienne le troublaient comme d'énormes mamelles nourricières » (37). Avant, la « silhouette » du château de « la » Pena est apparue « sortie d'un lavis de Victor Hugo » (31). Et, comme il s'agit d'une sorte de monologue délirant déroulé par un jeune homme exalté, Cintra devient l'expression hyperbolique de l'enfermement (végétal), d'une certaine folie (« des nobles demeures démentes » 31), et suscite un jugement à l'emporte-pièce : « Byron, Beckford, tous les cinglés de l'Angleterre se sont naturellement donné rendez-vous à Cintra. Oui, tous toqués [...] jusqu'à cet Allemand grotesque de 1840 [...] tout fier de son castel gothique déraisonnant » (32). L'adjectif « toqué » (21) avait déjà été utilisé pour dona Sidonia, la grand-mère, et c'est, secondé par Manuel, un Morand qui entreprend le réquisitoire d'un style de vie, d'un passé au nom d'une modernité dont il s'affirme être l'expression et le héraut.

Déon, en bon dernier, ne peut que reprendre ce qu'ont dit, dans les grandes lignes, les aînés. Dans « De Sintra » (*Tout l'amour du monde*), Sintra est un « délire végétal » (233), le parc offre « d'inquiétants moments » (234) : « Lentement

l'oppression monde » (234). Est-il en passe de devenir un second Manuel ? Il est plutôt l'écrivain face à une tradition qui s'interroge et qui voudrait « percer les mystères de ces majestueuses *quintas* où vivent des familles que l'imagination voudrait atteintes de folies superbes » (233) On pense bien sûr aux aristocrates de Morand qui sont « sortis » l'année précédente. Alors Déon en rajoute : « défigurées par des hérédités atroces - nanisme, gigantisme, mains à six doigts ou troisième œil - cachées par les hauts murs d'enceinte tapissés de mousse. » Puis le narrateur se ressaisit : « Il est aussi fort possible qu'il n'en soit rien et que ces châteaux pour grands Meaulnes portugais appartiennent à d'honnêtes aristocrates qui ne s'y dissimulent que pour jouer au croquet sur les pelouses vertes, à l'ombre des magnolias. *Mais quels rêves caressent-ils ?* [je souligne] » (233). Ici, Déon dessine les limites possibles d'un travail de l'imagination à partir d'un espace réel qu'il ne veut pas ignorer. La fiction a joué un instant, l'équivalent de la touche artistique des aînés, puis il est donné à une logique du réel de reprendre le dessus, sans toutefois s'imposer comme norme. Ainsi, l'imagination n'est pas ignorée ni rejetée : elle est simplement encadrée, contrôlée. Il y a un temps pour tout...

Il faut rappeler qu'il est en compagnie de Chardonne... Ce dernier affirme qu'il ne regrette absolument pas d'ignorer les noms de la flore envahissante : « il n'a jamais été dérangé » (234). Privilège de celui qui ne porte son regard que sur l'insondable cœur humain. Une différence est donc posée par Déon entre Chardonne, Colette et... Morand, mais aussi Montherlant, Maurras. À la flore portugaise, ignorée, se substituent la réflexion sur les lettres françaises, sur le style et aussi ... les ennuis de Chardonne après la Libération. Quand le moment sera venu de reparler du Portugal, ce sera pour constater : « Au Portugal, ce temps a moins galopé qu'ailleurs. L'avenir est encore à la porte. » Traduisons : aller au Portugal, c'est aller à la recherche du temps arrêté et, triomphe de l'idéologie, la situation de ce pays permet d'envisager un avenir... sans doute parce qu'en France une certaine république ou une démocratie interdisent de telles perspectives ! Conclusion : « le Portugal lui [Chardonne] offre une *survivance* [je souligne] de ce qu'il a aimé : la lente approche des cœurs, leur non moins lente compréhension. Mais cela aussi est condamné : les premières femmes font leur apparition dans les cafés, travaillent dans des bureaux, se promènent seules dans la rue. » (243-244). On aura bien lu : le temps ne s'est pas encore assez arrêté... On ne sera pas surpris du statut particulier de ces « images ». Déon en révèle leur véritable fondement puisqu'il est à l'écoute d'un maître : l'idéologie la plus radicalement réactionnaire est, grâce à lui, tranquillement, élégamment exposée, comme démontée, on voudrait dire justifiée. On sait enfin à quoi auront servi ces « images du Portugal ». Il y a plus.

Dans *Matinales*, Chardonne adresse une « lettre à un ami ». Il est à Obidos et il est conquis : « C'est un bouquet de marguerites noué par un ruban doré ; un amas de maisons blanches, une petite ville médiévale où il aurait neigé ; toits incurvés, blonds comme la ceinture des remparts qui est du temps des Maures. » (199). Le ravissement continue, alors qu'il est arrivé à Nazaré :

Silence d'Obidos, grouillement de vie marine à Nazaré, ce n'est pas le contraste qui m'étonne, c'est la secrète correspondance entre le silence et la vie dans sa plénitude première. Rien n'est gâté par l'inutile à Nazaré et dans la paix des vieux murs d'Obidos. Ces choses ont duré, elles existent encore ; je peux me reposer sur elles [je souligne], indifférent à ces imaginations que l'on nomme devenir. L'avenir a des sources dans le passé. (203-204).

Cet avenir qu'on vient de voir sous la plume de Déon s'est précisé : il est en fait une copie, un prolongement du passé. Voilà pourquoi ce paysage, traité comme une toile - l'espace et non plus le temps - avec la touche artiste, est indispensable au narrateur spectateur : il l'aide à vivre et le confirme dans ses idées morales, c'est-à-dire sur les mœurs et la société. Aussi va-t-il traiter « un peuple de pêcheurs » comme un élément du décor, comme il l'a fait pour les maisons et les murailles : « hommes en chemises bariolées », « jambes nues » des jeunes filles, « les hanches étouffées par l'amas gracieux et voltigeant de sept jupons courts », « les marmots rieurs sont nés du sable », « ces athlètes bruns en costume d'Arlequin qui vont chaque jour à l'aventure » (204-205).

Le peuple n'est donc pas absent ! Mais il est un personnage collectif et intégré à un spectacle qui est devenu utile et pittoresque pour le voyageur. Il est traité comme un élément du décor, transcrit selon les trois « lois » de l'exotisme que j'ai pu dégager (Pageaux, 1996), après lecture de P. Benoit et d'autres images venues d'Espagne : la théâtralisation (le réel est devenu une scène avec des figurants), la « fragmentation (le « Tout » n'est pas intéressant ni même envisageable, la culture de l'autre n'existe que par les impressions qu'elle peut produire sur un spectateur), enfin la sexualisation : le personnel féminin est spécialement sollicité, regardé et, à défaut de femme fatale (réservée à l'Espagne) il y a de figurants féminins. Le peuple n'est en effet pas absent, il est déréalisé, évoluant dans un réel transformé en scène pour le plaisir des yeux ; il ne vit pas : il est peint. C'est d'ailleurs ce qui ravit Chardonne à la lecture d'un ouvrage qu'il conseille pour qui veut aller au Portugal : le guide « Odé » qui fait partie d'une collection illustrée, alternant photos, gravures et dessins, ; et qui eut un certain succès au milieu du siècle dernier. Le texte est de Suzanne Chantal qui a écrit aussi une histoire du Portugal et de José Dos Santos. Chardonne est formel : « Une merveille » (*Matinales*, 163). Il ajoute : « Cela est peint. (*sic*) » Explication : « Ce sont des écrivains. On n'a jamais peint qu'avec des mots. »

Reste à vérifier les conséquences de l'exotisation de l'Autre. Chardonne commente le spectacle qu'il a pu élaborer, pièce par pièce :

Vie dure pour tous et qui semble joyeuse [le spectacle] dans cette espèce d'exaltation de l'air salin ; vie toute physique [plus proche de l'animal que de l'humain] qui ne pose que des problèmes pratiques [absence de portée morale, sociale, politique, spectacle apolitique, primitif, mot-clé] et dont l'expression suprême est la danse et le chant [le spectacle, le plaisir des yeux] (218).

Vient alors la question que l'on devine ou que l'on attend : « Sont-ils pauvres ? » Réponse en plusieurs temps : « Le mot a peu de sens à Nazaré [on apprécie la force du génie du lieu et l'effet idéologique produit par l'effet exotique]. Les mots s'accordent aux idées, non à la vie. [le spectacle est bien de l'ordre du « physique » excluant toute intellectualisation éventuelle, toute problématisation : nous sommes dans le pittoresque, rien de plus]. Ces gens vont nu-pieds, parce que c'est leur goût, enfants du sable et de la mer [la métaphore ou la périphrase aboutit bien à intégrer des êtres humains dans des éléments naturels, de la Nature, au rebours de tout processus civilisationnel : le mirage primitiviste est à l'œuvre]. Que peuvent-ils désirer de plus, animés par ce qu'ils aiment [...] » (205).

L'exotisation a achevé son travail idéologique : la poétisation de la misère, et par conséquent l'éloge du *statu quo*, variante du temps arrêté, arrêt sur « image ».

On ne saurait donc être trop prudent dans la lecture de ces « images ». Le choix de la Nature, des beautés de la Nature (les fleurs sous lesquelles croûle Madère, le « glorieux Eden » de Sintra -l'expression est de Byron mais elle est opportunément réactualisée) sont autant d'éléments pour déréaliser l'espace de l'Autre, le rendre pittoresque, donc consommable, prêt à être apprécié par des yeux connaisseurs, de même que la « touche » qu'inspirent le spectacle de la rue ou le paysage, la transformation du réel en décor et l'Autre transfiguré en acteur dans un espace transformé en spectacle. Dans ces conditions, il est possible de « voir » un peuple portugais comme le « brave peuple portugais » (*Le Prêtre Jean*, 30), comme « la population la plus modérée, la plus nuancée, la plus ennemie de toute outrance. » (53). Le travail de l'exotisation vient accréditer une douteuse « psychologie des peuples ». Celle-ci peut continuer à avoir quelque crédit et cautionner les fameuses silhouettes prises sur le vif : « des paysannes adorablement cuivrées [ici, tout est dans l'adverbe dit de manière...] portant des choux ou même leurs bois de lit sur la tête » (*Le prisonnier de Cintra*, 32). La « pauvreté » compte peu chez ceux « qui ont découvert le globe, les premiers partout » (*Matinales*, 163).

L'Empire est en effet, pour ces écrivains, une réalité, issue du passé (glorieux) et d'une présence permanente, ultime figuration du temps arrêté. En cela, ces

textes entrent en dialogue, en sympathie, en intelligence avec la doctrine salazariste. Dans *Le prisonnier de Cintra*, la décadence de la *quinta* et de ses habitants n'entame en rien la réalité de « l'empire » : « un empire qui résistait encore, magnifiquement, alors que tous les autres s'effondraient » (25). Pour Chardonne, le « bonheur » de Madère, c'est de ne pas « s'être aperçu de la dernière guerre » (13) ; il y a qu'un seul canon « qui n'a jamais servi » (13). Cette histoire autre, alternative pour l'écrivain, l'autorise à stigmatiser « le grand grouillement de 89 » (217) et « trois guerres que l'on pouvait s'épargner » (84).

Pierre Benoit, en dédiant son roman à ... Antonio Ferro (on revient à notre point de départ...) est plus direct et explicite : dès le début, en effet, le régime de Sidónio Pais qui est le « présent » préfigure l'avenir, incarné par « ce taciturne professeur ès sciences économiques qu'on serait obligé, dix ans plus tard, de tirer littéralement de sa chaire pour le contraindre à assumer le rôle de sauveur de la patrie ! » (37). Et, à la fin du roman, Guillherme, en route vers le Nord du pays, indigné par la lecture des journaux et l'assassinat de Sidónio Pais, entame un dialogue avec un personnage qui descendra à Coimbre, après lui avoir dit : « le Portugal est de taille à se sauver lui-même. Il n'a pas besoin de remèdes, ni de médecins venus de l'étranger. Le tout est de trouver l'homme de chez nous qui l'aidera dans cette besogne. » (311). La réplique, publiée en 1952, relève de la fausse prophétie proférée par celui qui saura appliquer, le moment venu, les remèdes adéquats.

Enfin, Michel Déon, dans *Mes arches de Noé* (1978) raconte l'entrevue qu'il a eue, en 1961, comme journaliste, avec le « Docteur Salazar », « le seul homme politique dont la vie, la pensée et l'œuvre m'inspiraient du respect. » (125). Les deux hommes expriment leur commune admiration pour Charles Maurras et échangent quelques idées sur l'Europe. À la question que lui pose Salazar : « Qu'aimez-vous chez les Portugais ? » Déon répond qu'il vit « dans un village entouré de gens simples dont la bonté, la générosité, la civilité [l]e frappait ». Salazar lui confie : « Toute l'Europe était ainsi il y a cinquante ans. On lui a menti et elle a changé. » (128). Le temps ne s'est donc pas totalement arrêté pour ce singulier maître des horloges.

Une précision ou une rectification s'impose au moment de conclure. Il y a d'autres textes publiés en France à la même époque et qui ne sont pas de la même encre ! Citons l'étonnant guide ou livre de voyages et de rêves conçu par le poète et critique Max -Pol Fouchet, *Portugal, des voiles* (Gilde du Livre, 1959), la belle et

émouvante nouvelle de Joseph Kessel, *Les amants du Tage* (Livre de Poche, 1968), *La mort blanche* (1972) de Pierre Kyria que nous avons évoqué ici même (Pageaux, 2018). Mais on est obligé d'observer que, dans ce roman, ce sont aussi Lisbonne et ses environs qui sont le cadre d'une histoire de mémoire et de mort, même si l'ombre de l'hôtel de Bussaco est identifiable, de même que celle de Larbaud.

Une solide tradition de tourisme littéraire ou poétique s'est de fait installée depuis la fin du XIX^e siècle³². De récit de voyage en roman (rares), on reprend le « glorieux Eden » de Sintra vu par Byron, on va en excursion à « la » Pena et, de part et d'autre de cet itinéraire, surgissent, à l'occasion, une virée à Mafra, à Obidos, Coimbre et Bussaco, mais, détail significatif, on ne pousse pas jusqu'à Porto³³. Les auteurs de notre corpus - on l'a vu - reprennent ces mêmes parcours, mais, à partir de ceux-ci, ou en marge de ceux-ci, ils introduisent l'insolite, un élément à l'opposé du quotidien, un événement imprévu qui s'inscrit pourtant dans un espace décrit, connu. Le procédé n'est pas propre à l'espace lusitain : qu'on songe simplement à *Carmen* !

Au sein d'un espace et d'un temps obstinément présentés comme ceux de la paix et du bonheur que connaît le Portugal depuis l'arrivée de l'illustre « Docteur », le romanesque introduit une brève tension qui d'ailleurs disparaîtra avec la fin ou la conclusion du texte lui-même. Le Portugal offre un cadre, un décor, lequel inclut des êtres humains, aristocrates ou gens du peuple, sous la forme de silhouettes. Il n'offre pas à l'imaginaire français des éléments susceptibles de créer un personnage romanesque. Ou l'imaginaire français ne ressent pas la nécessité ou le besoin de créer un personnage portugais, homme ou femme.

Un écrivain, plus voyageur que romancier, a décidé, pour des raisons personnelles (ici assez largement des sympathies d'ordre politique) d'aller au Portugal où il va planter son chevalet, peindre - puisque la photo est réservée à la masse honnie des touristes. Mais tandis qu'il collectionne ses impressions et ce qu'il tient pour les beautés d'un cadre hors du temps, il ne s'est pas rendu compte qu'il est devenu, lui-même, anachronique.

Bibliographie

Aubertin, O. 2019. *Bains de mer, bains de rêves et autres voyages*. Paris : R. Laffont, coll « Bouquins ».

Benoit, P., Chardonne. J. 1952. *Le Prêtre Jean*. Paris : Albin Michel.

Benoit, P., Guimard, P. 1958. *De Koenigsmark à Montsalvat : 40 années, 40 romans*. Paris : Albin Michel.

Benoit, P., Chardonne. J. 1988. *Vivre à Madère*. Paris : Grasset, « Les Cahiers Rouges ».

Chantal, S. 1982. *Ervamoira*. Paris: Olivier Orban.

- Chardonne, J. 1953. *Vivre à Madère*. Paris : Grasset.
- Dambre, M. 2000. *Les Hussards : une génération littéraire*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Debray, P. 1963. *Le Portugal entre deux révolutions*. Paris : éd. Au fil d'Ariane.
- Déon, M. 1963. *Le Portugal que j'aime*. Paris : éd. Sun.
- Déon, M. 1978. *Un parfum de jasmin*. Paris : Folio/Gallimard.
- Déon, M. 1978. *Tout l'amour du monde*. Paris : Folio/Gallimard.
- Déon, M. 1993. *Parlons-en....* Paris : Gallimard.
- Dufay, F. 2006. *Le Soufre et le Moïsi. La droite littéraire après 1945. Chardonne, Morand et les Hussards*. Paris : Perrin éd.
- Ferro, A. 1934. *Salazar le Portugal et son chef*. Paris : Grasset.
- Foucrier, C. 2015. « L'Atlantide ou l'art d'accommoder les restes ». In: Anne Struve-Debeaux, *Pierre Benoit maître du roman d'aventures*, Paris : Hermann, p. 111-128.
- Garnier, C. 1952. *Vacances avec Salazar*. Paris : Grasset.
- Guitard-Auviste, G. 1953. *La vie de Jacques Chardonne et son art*. Paris : Grasset.
- Guibert, A. 1980. « Tropismes méditerranéens dans l'œuvre de Manuel Teixeira Gomes », *Arquivos do Centro cultural português*, Paris, Fondation Gulbenkian, vol. XV, p. 717-729.
- Martin du Gard, M. 1934. *Lettres portugaises*. Paris : Flammarion.
- Medina, J. 1977. *Salazar em França*. Lisboa: ed. Atica.
- Morand, P., 1971. *Venises*. Paris : Gallimard.
- Morand, P., 1974. *Le Prisonnier de Cintra*. Paris : « Le Livre de Poche ».
- Morand, P. 1992. *Nouvelles complètes*. Paris : Gallimard, coll « La Pléiade », 2 vol.
- Morand, P. 2001. *Journal inutile*. Paris : Gallimard, 2 vol., t. I (1968-1972), t. II (1973-1976).
- Morand, P. 2019. *Bains de mer, bains de rêves et autres voyages* (éd. Olivier Aubertin). Paris : R. Laffont, coll « Bouquins ».
- Pageaux, D. H. 1976. « Les Français de la « Belle Epoque » en Péninsule ibérique : voyages, images, idées », *Arquivos do Centro Cultural português*, Fondation Gulbenkian, t. X, p. 213-263.
- Pageaux, D. H. 1981. « L'Afrique romanesque de Pierre Benoit », *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 58, p. 102-111.
- Pageaux, D. H. 1983. « Images romanesques du Portugal dans les lettres françaises du XX^e siècle ». In *Les rapports culturels et littéraires entre le Portugal et la France*. Paris : Fondation Gulbenkian, p. 497-502.
- Pageaux, D. H. 1984a. Littérature bourgeoise et succès populaire : le 'cas ' Pierre Benoit. In : Christiane Moatti et Josef Heinstein (coord.). *Typologie du roman*. Wrocław, p. 127-148 ; repris en partie dans Pageaux, D. H. 1996. *Le Bûcher d'Hercule. Histoire, critique et théorie littéraires*. Paris : Champion, p. 133-152.
- Pageaux, D. H. 1984b. *Imagens de Portugal na cultura francesa*. Lisboa : Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, coll. « Biblioteca Breve ».
- Pageaux, D. H. 1989. « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », In Pierre Brunel et Yves Chevrel (dir.), *Précis de Littérature comparée*. Paris : PUF, p. 133-162.
- Pageaux, D. H. 1996. Variations sur l'exotisme ibérique et oriental. In : *Le Bûcher d'Hercule : Histoire, critique et théorie littéraire*. Paris : Champion, p. 55-84.
- Pageaux, D. H. 2000. De l'esthétique à l'éthique : l'écriture vagabonde d'Antoine Blondin. In : Marc Dambre. *Les Hussards : une génération littéraire*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 117-128.
- Pageaux, D. H. 2005. In Collomb, M. (coord.) *Paul Morand, Romans*. Paris : Gallimard, coll « la Pléiade », p. 1467-1490.

Pageaux, D. H. 2007a. « Morand au Portugal sur les traces de Valéry Larbaud » [Colloque international Morand, Trieste, 2006], *Prospero. Rivista di Letteratura straniera comparatistica e studi culturali*, XIII, p. 25-38.

Pageaux, D. H. 2007b. Paul Morand 'connoisseur' (sic)? . In : Catherine Douzou (éd.), *Paul Morand singulier et pluriel*, Lille : Univ. Lille III, p. 209-222.

Pageaux, D. H. 2018. « Images de Lisbonne dans *La Mort Blanche* de Pierre Kyria ». *Synergies Portugal*, n° 6, p. 23-34. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Portugal6/pageaux.pdf> [consulté le 05 novembre 2021].

Schneider, M. 1978. In *Lettres à des amis et à quelques autres*. Notes de Ginette Guitard-Auviste. Paris : La Table ronde, (15-XII-1965).

Sérant, P. 1961. *Salazar et son temps*. Paris : éd. Les Sept couleurs.

Struve-Debeaux, A. 2015. *Pierre Benoit maître du roman d'aventures*. Préface Gérard de Cortanze. Paris : Hermann.

Tardieu, J. 2012. « Du 'Prêtre Jean' au Négus d'Abyssinie ». *Bulletin hispanique*, p. 69-98.

Notes

1. Voir sur ce mouvement l'ouvrage dirigé et coordonné par Marc Dambre (2000). Nous y avons donné un article sur Antoine Blondin (Pageaux, 2000).

2. Sur cette double optique de l'imagologie qui met en jeu l'imaginaire et l'idéologie, voir notre article (Pageaux, 1989).

3. Dans cette optique, nous signalons notre étude (Pageaux, 1976).

4. Parmi les « défenseurs », citons récemment, dans son ensemble, le colloque qui lui a été consacré à Nanterre sous la direction d'Anne Struve-Debeaux (2015, préfacé par Gérard de Cortanze), *Pierre Benoit maître du roman d'aventures*. Pour une vision plus nuancée et critique, voir notre étude (Pageaux, 1984a ; reprise 1996).

5. Voir l'édition en Livre de Poche préfacée par Chantal Foucrier, auteure d'un bel article (Foucrier, 2015).

6. Sur Chardonne, on peut se reporter à la biographie qui vire à l'hagiographie de Ginette Guitard-Auviste (1953). Elle est également l'auteure d'une étude sur Paul Morand, aux Editions universitaires « Classiques du XX^e siècle », 1956.

7. *Journal inutile*, Paris, Gallimard, 2001, 2 vol. (le t. I (1968-1972) s'ouvre sur la mort de Chardonne), et t. II (1973-1976).

8. Nous avons rendu compte de cette belle édition dans la *RHLF/Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2020, t. I, p. 236-239.

9. Nous nous permettons de renvoyer à l'édition critique que nous avons établie de ce roman paru en 1941 (Pageaux, 2005).

10. C'est l'interprétation du grand lusitaniste Armand Guibert (1980 : 717-729), traducteur de Pessoa. Si la nouvelle est « scandaleuse » elle est aussi, pour lui, « magistrale ».

11. Propos recueillis par Marcel Schneider (1978) dans *Lettres à des amis et à quelques autres* (Morand, 1978) avec des notes de Ginette Guitard-Auviste.

12. Dans son *Journal inutile* Morand clame qu'il ne demandera « jamais » pardon à de Gaulle (t. II, p. 283). Rappelons qu'il finira par entrer à l'Académie française en 1968. De Gaulle aurait fini par transiger sur le cas Morand, mais « jamais », paraît-il, sur celui de « Léger », entendez Saint-John Perse qui aura obtenu, entre temps, le prix Nobel.

13. Nous utilisons les éditions suivantes avec entre parenthèses, dans le texte de l'article, la pagination, pour plus de commodité : *Le Prêtre Jean*, Albin Michel, 1952 ; *Vivre à Madère*, Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1988 ; *Le Prisonnier de Cintra*, « Le Livre de Poche », 1974 ; *Un parfum de jasmin*, Folio/Gallimard, 1978 ; *Tout l'amour du monde*, Folio/Gallimard, 1978.

14. On pense (immédiatement ?), à cause du thème de la restauration manquée, à l'un des premiers romans de Pierre Benoit, *Pour Don Carlos*, dans lequel, sur fond de guerre carliste en Espagne, Allegria (*sic*) joue de ses charmes, de son travestissement en homme, de façon beaucoup plus appuyée (années dites « folles » obligent !).
15. Voir sur ce point Jean Tardieu (2012).
16. N'oublions pas l'aide de Guilherme de Penafiel : il n'est pas seulement le descendant d'une noble famille de guerriers ; il est *aussi* homme d'affaires. C'est pourquoi Guilherme sera amené à rencontrer en Ethiopie, le 12 mars 1916 est-il précisé ! (138), un moine, Abba Petros, qui, avant de mourir, permettra sa rencontre avec Alverde. Pour cette traversée, Hérodote et Ibn Batouta sont cités.
17. Précisons : *Les Lusíades* chant IV, str. 62 (c'est le grand discours de Vasco de (*sic*) Gama). Le poème de Camoens est utilisé à plusieurs reprises, y compris pour cautionner une robe que porte Alverde qui est celle de Téthys accueillant Vasco de Gama (228).
18. Voir sur ce point notre article (Pageaux, 1981).
19. Voir p. 221 (fin du chap. XI) : « [...] je viens d'avoir l'honneur de vous conter la belle histoire que voici. »
20. L'Ethiopie de Benoit est fortement lusitanisée : « survivance » (*sic* !) de la langue portugaise (166 et 213), religion catholique incarnée par Alverde (236), ressemblance entre l'Ethiopie et la « terre portugaise » (181), sans oublier la nourrice d'Alverde, venue de Goa (185) ...
21. Le nom cité est Raffray (98). Il s'agit d'Achille Raffray (1844-1923) qui donne une description des églises monolithes d'Abyssinie (Ethiopie), en particulier celle du Sauveur du Monde, dans laquelle va se situer la première rencontre entre Alverde et Guilherme (153-155).
22. Albin Michel, 1956, p. 141-143 (le fragment IV).
23. Albin Michel, 1957, "Livres de poche Biblio", p. 100-102. Le texte commence par : « On peut vivre à Madère ».
24. Albin Michel, 1961, 147-151 ; textes « écrits après 1946 », est-il précisé.
25. *Ibid.*, p. 11.
26. La madérisation du vin équivaut à une oxydation ...
27. Paul Morand, *Nouvelles complètes*, Gallimard, coll La Pléiade, 1992, 2 vol., t. II, p. 1112-1114.
28. Je renvoie à mon article « Morand au Portugal sur les traces de Valéry Larbaud » (Pageaux, 2007a).
29. NRF, 1957, p. 140.
30. Voir sur ce type d'écriture notre article : « Paul Morand 'connoisseur' (*sic*)? » (Pageaux, 2007b).
31. Pierre Benoit est le seul à donner des détails culinaires qui l'intéressent toujours très fort : « vinho verde écumeux », « jambon de Montalegre », « sorbets aux limons d'Algarve », « gros vin rouge de Cartaxo », « vin de Colares » (p. 18, 52, 57, 61). Chardonne (1953 : 59), lui, est catégorique : « Dans ce pays, l'huile gâte tout » (*Vivre à Madère*).
32. Nous renvoyons à notre article cité plus haut (Pageaux, 1976).
33. Citons toutefois *Ervamoira* de Suzanne Chantal (1982).